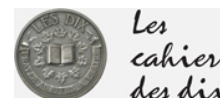


Les Cahiers des Dix



Les anciens Iroquois du Québec

Aristide Beaugrand-Champagne

Numéro 1, 1936

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1078422ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1078422ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaugrand-Champagne, A. (1936). Les anciens Iroquois du Québec. *Les Cahiers des Dix*, (1), 173–199. <https://doi.org/10.7202/1078422ar>

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté,

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Les anciens Iroquois

du Québec

Par Aristide Beaugrand-Champagne

Jacques Cartier nous a laissé, dans la relation de ses deux premiers voyages au Canada, une description sommaire des Indiens qui habitaient les rives du golfe et le long des côtes du Saint-Laurent, et un petit vocabulaire d'une couple de cents mots de la langue qu'ils parlaient.

Comme l'anthropologie n'était pas née alors, les descriptions se bornent à ces caractères somatiques qui auraient frappé tout observateur: la taille, la couleur de la peau et des yeux; la couleur et la forme des cheveux, et quelques remarques sur l'accoutrement.

La linguistique non plus n'était pas encore née, et Cartier n'a fait que traduire dans le français savoureux du XVI^e siècle les mots les plus usuels et les plus objectifs.

Alors que dans ses descriptions le célèbre navigateur n'avait qu'à faire appel à son sens aigu de l'observation, il lui fallait, dans la transcription phonétique des mots qu'il entendait, interpréter une pensée incertaine portée à prendre la partie pour le tout ou vice-versa; et percevoir des sons particuliers aux langues américaines, si étrangères à la sienne, et que notre alphabet ne peut qu'imparfaitement reproduire.

Quand on sait qu'il faut plusieurs années de labeur incessant, même avec l'aide de grammaires et de dictionnaires pour arriver à parler un peu convenablement le huron, l'iroquois, ou l'un des nombreux dialectes algonquins, alors que nous connaissons la structure de ces parlers et leurs affinités, nous avons lieu de nous étonner que

Cartier, qui n'eut jamais plus de dix-huit mois de contact avec les Indiens, et sans la moindre indication qui pût l'orienter, nous ait éclairés déjà comme il l'a fait.

Mais, comme il devait arriver, les listes de Cartier ont donné lieu à beaucoup de controverses, parce que l'on a voulu leur demander de rendre à elles seules un témoignage que nous n'étions pas en droit d'en attendre, même si elles eussent été plus parfaites.

Si la dispute n'avait eu qu'une portée purement linguistique, elle n'aurait suscité d'intérêt que chez les philologues, et je me garderais bien de prendre part au débat; mais en demandant aux listes, non plus seulement de distinguer les races comme en Algonquins ou Hurons-Iroquois — cela est facile et crève les yeux des moins informés — mais encore de décider si des hommes d'une même race sont de l'un ou de l'autre clan, ou tribu, ou nation, on dépasse de beaucoup ce que l'on peut attendre du seul témoignage d'un vocabulaire imparfaitement rapporté, et déjà vieux de quatre cents ans quand on l'interroge.

C'est pourtant ce qu'ont fait tous les historiens jusqu'ici.

Sur ce seul témoignage des vocabulaires annexés aux récits du premier et du second voyage, ils se sont partagés en trois camps. Les uns, contre toute évidence, ont prétendu que les listes se rapportaient à la langue algonquine; il y a longtemps que Cuoq les a confondus, et personne ne soutient plus cette absurdité.

D'autres, et non des moindres, comme Cuoq dans le *Lexique iroquois*, et Schoolcraft dans *American Indians*, ont soutenu que c'est de l'iroquois et, comme l'un et l'autre connaissaient la langue, leur opinion a toujours eu beaucoup de partisans.

Les derniers, comme sir Daniel Wilson dans *The Huron-Iroquois of Canada* et Horatio Hale cité par Biggar dans *The Voyages of Cartier* inclinent à croire que c'est du huron et ce dernier, Hale, apporte à l'appui de son opinion un vocabulaire comparatif des listes de Cartier et du langage actuel des Wendats-Hurons de la

réserve d'Anderdon en Ontario. De son côté Hewitt, au mot *Hurons* dans *Handbook of American Indians North of Mexico*, assure que les vocabulaires de Cartier se rapportent au huron.

Enfin, Diamond Jenness, dans un livre magnifique *Indians of Canada* publié par le gouvernement du Canada en 1932, se souvenant des fragments de poterie iroquoise que l'on a trouvés autrefois à Montréal, a l'air de se demander comment tout cela peut bien s'accorder et conclut en disant que la question reste à débattre, "*is therefore unsettled*".

Le savant auteur aurait été encore bien plus intrigué, s'il avait connu les fouilles de Wintemberg exécutées en 1927 depuis la baie Sainte-Catherine sur la Côte-Nord, jusqu'à Lanoraie près de Berthier; et celles que l'on a pratiquées après lui à Lanoraie depuis 1932 et qui ont livré, entre beaucoup d'autres pièces intéressantes, le grand vase apode iroquois qui est dans ma collection et dont la reproduction orne le frontispice à cet ouvrage.

Il y a bien dans tout cela de quoi tenter un archéologue, au sens large et ancien du terme, c'est-à-dire celui qui n'est cantonné dans aucune discipline, mais qui les interroge toutes au besoin, quand il tente de résoudre des petites difficultés comme les historiens en abandonnent quelquefois, par lassitude, le long des chemins de l'Histoire.

Aux familiers de l'archéologie et de ses procédés, je n'offrirai pas d'excuses; je m'excuse au contraire auprès de mes autres lecteurs de les entraîner dans des sentiers qui leur paraîtront peut-être un peu obscurs, mais au bout desquels ils finiront, je l'espère, par trouver la lumière.



C'est au hâvre Jacques-Cartier, à cet endroit que l'on appelait encore il y a quelques mois : *Cumberland Harbour*, que Cartier a rencontré des indigènes pour la première fois. Il ne leur a pas parlé:

du moins il ne le dit pas, mais il les a approchés d'assez près pour en faire la description que voici : —

“Il y a des gens à la dite terre qui sont assez de belle corpulence, “mais ilz sont gens effarables et sauvages. Ilz ont leurs cheveux liez “sur leurs testes en faczon d’une pougnye de foin teurcze et un clou “passé parmy ou aultre chose, et y lient aulcunes plumes des ouai- “seaulx. Ilz se voistent de peaulx de bestes tant hommes que femmes; “mais les femmes sont plus closes et serrées en leurs dites peaulx et “scaintes par le corps. Ils se paignent de certaines couleurs tannés. “Ilz ont des barques en quoy ils vont par la mer, qui sont faictes d’escor- “che de bouays de boul, o quoy ilz peschent force louns marins.

“Dempuis les avoir veuz, j’ay seu que là n’est pas leur demeure “rance et qu’ilz viennent des terres plus chaudes, pour prendre “desditz louns marins et aultres choses pour leur vie”.

Peut-on les reconnaître à cette seule description ? Non. Tous les Sauvages ressemblent un peu à ceux que Cartier décrit en ce moment. Retenons que ceux-ci viennent de terres plus chaudes; qu’est-ce à dire ? Les terres plus chaudes ne pouvaient se trouver qu’au sud ou à l’ouest; il ne faut pas penser au sud parce que cela implique la traversée du détroit de Belle-Isle, qui mesure vingt et quelques lieues; c’est trop pour des canots d’écorce et, du reste, il aurait fallu que ces Sauvages vissent de la côte occidentale de Terre-Neuve et qu’ils fussent des Petits Esquimaux, qui auraient aussi bien trouvé chez-eux ce que ces Indiens venaient chercher ici.

Le hâvre Jacques-Cartier se trouve sur les confins du territoire des Omamiouecks, petite tribu de la famille linguistique algonquine, de la nation des Naskapis : c’est la toute dernière avant les Petits Esquimaux ou Esquimaux du Labrador, ainsi appelés pour les distinguer des Grands Esquimaux de la baie d’Hudson et de l’Arctique.

Ces Esquimaux, Grands et Petits, étaient autrefois et sont encore les ennemis jurés de tous les Indiens et leur ont toujours fait la guerre.

Le loup marin, que les Indiens de Cartier venaient chasser, vit dans l'eau salée et remonte le fleuve jusqu'à l'île aux Coudres; mais c'est sur la Côte-Nord, et précisément dans les parages du havre Jacques-Cartier, qu'il se trouve en abondance et que l'on prend les plus gros et les plus beaux.

Il est évident que les Indiens dont il est question venaient d'en amont de l'île aux Coudres et qu'ils n'étaient pas les ennemis de ceux chez qui ils venaient chasser. Or, les Iroquois étaient aussi les ennemis jurés de tous les Algonquins, et, comme nous verrons au cours de cette étude que les Iroquois du temps de Cartier tenaient encore le fleuve à Hochélagà (Montréal) et à Agochonda (Lanoraie), il suit que si les Indiens de Stadaconé (Québec) étaient des Iroquois ou des Hurons, — ce que je vais m'efforcer de tirer au clair, — les Sauvages du havre Jacques-Cartier ne pouvaient être que des Algonquins, venus par voie du Saint-Maurice à la faveur du laissez-passer de ceux qui tenaient le fleuve à Stadaconé, ce qui me fait conclure à de bien bons procédés, sinon à une alliance ouverte.

Cartier avait laissé ses navires dans le havre de Brest et avait fait en barque l'exploration de la côte jusqu'au havre Jacques-Cartier: d'ici il retourna au havre de Brest d'où il appareilla le quinze juillet et fit route vers le sud.

Il vint passer au large du Cap-Double (Pointe-Riche) sur la côte occidentale de Terre-Neuve qu'il reconnut jusqu'au cap Saint-Jean, que j'ai entrepris de localiser dans une autre étude en cours de publication, et de là cingla vers l'ouest sans reconnaître le détroit actuel de Cabot, mais en faisant à son sujet cette curieuse remarque : "J'estime mieux que aultrement, à ce que j'ay veu qu'il luy aïct aulcun passage entre la Terre-Neuffe et la Terre des Bretons".

L'écriture vient justement de changer dans le manuscrit et j'avais été amené à penser qu'à partir de ce passage, la narration du premier voyage avait été corrigée à la suite du second, alors que Cartier avait cette fois passé le détroit de Cabot. Sur une remarque

judicieuse de mon ami M. Félix Leclerc, que les grandes marées du sud-est au nord-ouest que Cartier vient de noter pouvaient suffire à lui faire faire cette réflexion, j'ai modifié ma manière de voir, mais il n'en reste pas moins que si Cartier pouvait ainsi parler dès le premier voyage de la "Terre-Neuffve" et de la "Terre des Bretons", c'est qu'il connaissait déjà ces parages et qu'il n'en était pas à son premier voyage sur les côtes de l'Amérique.

Pour me servir de sa propre manière, *j'estime mieux que autrement* qu'il faisait partie de la première expédition de Verazzano, et que la Relation de 1611 ne se trompe peut-être pas quand elle prétend que Cartier est venu une première fois, en 1524, sur les côtes américaines.

Cartier vint passer près des îles des Margaulx (Bird Rocks), l'île de Brion et les îles de la Madeleine; puis fila de nouveau vers l'ouest jusqu'à l'île Saint-Jean (Prince-Edouard), dont il ne reconnut pas l'insularité et vint atterrir à la rivière des Barques (Hâvre de Cascumpèque) où il aperçut des Indiens qui traversaient la rivière, mais n'eut "aultre congnoissance d'eulx pour ce que le vent vint de la mer qui chargoeict alla coste, et nous convint retirés o nos dites barcques à nos navires".

Au *Cap de Sauvage* (North Point) Cartier vit "ung homme qui couroict après nos barques" . . . Malgré ses avances, Cartier ne put faire consentir l'Indien à approcher et reprit la mer. Après avoir contourné l'extrémité de l'île et pénétré dans ce qu'il croyait être une baie et qu'il nomma *baie de Saint-Lunaire*, mais qui n'était que l'entrée nord du détroit de Northumberland, Cartier mit le cap vers le nord et vint reconnaître la baie de Miramichi, longea la côte jusqu'au Cap-d'Espérance dans l'île Miscou, et vint atterrir de l'autre côté de la baie des Chaleurs, à un endroit qu'il nomma *Conche Saint-Martin* (Port-Daniel); c'était le quatre juillet.

Le six, Cartier qui était en reconnaissance dans une barque non loin de là, rencontra deux bandes d'Indiens montant quarante à

cinquante *barques* (lisez canots) dont sept s'approchèrent un peu trop à son gré et le forcèrent à se mettre sur la défensive, bien qu'ils lui témoignassent leur amitié en dansant et "disant en leur langage : *Napou tou daman asurtat* et aultres parolles que n'entendions". C'est de l'algique, dirait Antonin Berloin (*La parole humaine*) : Schoolcraft a prétendu que c'est de l'algonquin; mais le père Pacifique, cité par Biggar, croit que c'est du micmac. Belleforest et le père Pacifique sont à peu près d'accord pour traduire : le premier par : "nous voulons avoir vostre amitié"; le second par "Ami, ton semblable t'aimera", ce qui revient à dire "nous sommes vos amis".

En tout cas, Malécites, Micmacs ou Souriquois, ces Indiens sont de la famille linguistique algonquine et, dans le sens large que l'on donne parfois à ce terme, des Algonquins; des Algonquins de race mais non pas de nation, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

Au fond de la baie des Chaleurs ce sont encore les mêmes Indiens que Cartier rencontre; ils lui semblent probablement plus doux que ceux du havre Jacques-Cartier puisque, à deux reprises, et sans nous dire sur quoi il se fonde, il "estime mielx que autrement, que ces gens seroient plus faciles à convertir à nostre sainte foy."

Le douze juillet Cartier appareilla de la conche Saint-Martin (Port-Daniel) et vint mouiller à l'entrée de la baie de Gaspé, où il demeura jusqu'au vingt-cinq à cause du mauvais temps qui l'empêchait de prendre la mer.

"Durant lequel temps nous vint grant nombre de sauvaiges qui "estoient venuz en ladite rivière (Ristigouche) pour pescher des "masquereaulx, desquels il y a grant habondance".....
 "Cette gent se peult nommer sauvaige, car c'est la plus pouvre
 "gence qu'il puisse estre au monde; car tous ensemble (environ deux
 "cents) n'avoient la valleur de cinq solz, leurs barques et leurs raitz à
 "pescher hors".

“Ils sont tous nudz, réservé une petite peau, de quoy ilz couvrent
 “leur nature, et aulcunes vielles peaulx de bestes qu’ilz gectent sur eulx
 “en escharpes”.

“*Ils ne sont point de la nature ni langue des premiers que nous
 “avons trouvés”.*

Quels premiers? Ceux de Port-Daniel et du fond de la baie des
 Chaleurs, ou les tout premiers qu’il avait rencontrés au hâvre Jacques-
 Cartier? Il ne peut s’agir que de ceux de Port-Daniel, puisque Cartier
 n’a pas entendu parler ceux du hâvre Jacques-Cartier.

La description continue :

“Ilz ont la teste truzée (rasée) à réons (à raies) tout à l’entour,
 “réservé ung rynet (touffe) en le haut de la teste qu’ilz laissent long,
 “comme une queue de cheval, qui lyent et serrent sur leurs testes en
 “ung loppin (moignon), avecques des coroyes de cuyr”.

“Nous trouvâmes grant quantité de macquereaulx qu’ilz avoyent
 “pesché bort à bort de terre avecque des raitz qu’ilz ont à pescher,
 “qui sont de fil de chanvre qui croit en leur pays ou ilz se tiennent
 “ordinairement; car ilz ne vyennent à la mer que au temps de la
 “pescherye, ainsi que j’ay sceu et entendu”.

“Pareillement, y croist de gros mil comme poix, ainsi que au
 “Brézil qu’ilz mangent en lieu de pain dequoy ilz avoyent tout plain
 “avecques eulx qui nomment en leur langaige *kagaigé*. Pareillement
 “ont des prunes qu’ilz seichent comme nous faisons pour l’hyver, qu’i
 “nomment *honnesta* : des figues, noix, poires, pommes et aultres
 “fruits; et des febves, qu’i nomment *sahé*, les noix *caheya*, les figues
 “*honnesta*..... Ilz sont larrons à merveilles de tout ce qu’ilz peuvent
 “desrober”.

Je ferai remarquer qu’ici l’écriture change de nouveau dans le
 manuscrit : il me paraît que cette fois c’est à cause de la description
 des habitudes, des usages, des objets dont se servaient ces Indiens, des
 céréales, des plantes utiles, des fruits de leurs pays; toutes choses que
 Cartier n’a pu apprendre avant qu’il n’eût réussi à converser avec les

deux Sauvages (Taiguragny et Agaya) enlevés au moment de partir, ce qui suppose trop de temps pour qu'il ait retardé jusque là à relater ce qui se passa pendant le voyage de retour. La relation du premier voyage a dû être ainsi retouchée après le second voyage, alors que Cartier avait pu se renseigner et vérifier sur place les dires de ses interprètes.

Cartier s'est éloigné de ces terres nouvelles; il ne reviendra plus dans les baies trompeuses où s'est évanoui son espoir de trouver une issue vers les pays enchantés du Grand Kham. Victime d'un autre genre de mirage, il ne reconnut pas le détroit d'Anticosti qu'il prit pour une autre baie et repassa en France sans avoir découvert ce fleuve Saint-Laurent dont la remontée ne devait pas faire cesser, pendant près de deux siècles encore, la recherche du fameux passage du nord-ouest. Après le départ de Cartier les Sauvages de Gaspé reprirent le chemin de leur pays, pleurant sans doute les deux "*princes*" qu'ils n'espéraient plus guère revoir.

Qui étaient-ils ? Où allaient-ils ?

Si nous n'avions que les renseignements que Cartier vient de consigner, nous pourrions encore nous le demander; tous les Indiens du pays étaient à peu près accoutrés comme ceux-ci; mais il est un petit détail qui nous permet de commencer à les distinguer un peu cependant: c'est leur manière de se raser la tête et de ne conserver au sommet qu'une touffe de cheveux. Cartier ne vit là, sans doute, qu'une manière de se coiffer, mais nous sommes mieux renseignés.

Les Hurons, on le sait, tirent leur nom de ce qu'ils laissaient croître par bravade une petite crinière, une hure, sur le sommet de la tête et qu'ils rasaient à nu les deux côtés, afin de faciliter à l'ennemi l'enlèvement de la peau de la calotte crânienne par l'opération du scalpage.

Mais cette pratique n'était pas suivie sans modifications par les différentes tribus; les unes ne se rasaient que la moitié de la tête et laissaient pendre une crinière qui leur descendait sur l'épaule; d'autres

avaient alternativement des raies de cheveux de deux doigts de large et des raies de même largeur rasées à nu; d'autres enfin avaient les cheveux coupés en brosse, à poil droit et raide. (*Relation de 1639*).

Il est un fait certain cependant, c'est que cette manière de se faire la tête n'est pas uniquement huronne; les Ojibways qui sont Algonquins se coiffent aussi de cette manière. (Jones, *History of Ojibways Indians*; dans Biggar, *The Voyages of Cartier*).

Si donc on voit des Indiens en expédition de traite loin de leur habitat et qu'ils aient la tête ainsi arrangée, on peut en inférer qu'ils sont probablement Hurons, mais rien de plus.

C'est un indice. Seul, il n'emporterait aucune certitude; mais renforcé par un autre fait, corroboré pour ainsi dire, il peut devenir concluant.

Nous savons par exemple, au témoignage de tous les missionnaires, que les Hurons étaient d'une extrême dextérité des pieds et des mains et qu'ils dérobaient aussi facilement de l'un que de l'autre. C'est ce que dit Cartier de ceux qu'il a vus à Gaspé. "Ils sont larrons à merveilles de tout ce qu'ilz peuvent desrober" soit qu'il en ait fait l'expérience à Gaspé même, ou pendant le séjour en France de Taiguragny et d'Agaya, soit enfin, et plus probablement, pendant son hivernement à Stadaconé en 1535-36.

Voilà deux traits de ressemblance tirés de l'ethnologie : ces Indiens seraient très probablement Hurons. Il faut se garder cependant d'affirmer trop tôt. Jacques de Morgan, dans son ouvrage *L'Humanité Préhistorique*, nous fournit un bel exemple de la difficulté que présente l'étude de ces questions. Il cite le cas des Ostèthes qui, par suite de mélanges du sang, ont perdu leur type physique primitif mais continuent depuis plus de deux mille ans de parler la langue iranienne. L'anthropologie en fait des Caucasiens, comme les peuples qui les entourent, alors que la linguistique les déclare Aryens-Iraniens. Par contre, en Elam, il se trouve dans les tribus nomades

des hommes qui ont conservé le plus pur type susien alors qu'ils ont perdu le langage de leurs pères.

Il faut donc le concours de toutes les disciplines pour résoudre ces problèmes, et ne se cantonner dans aucune. Aux probabilités ethnologiques, nous pouvons heureusement en apporter d'autres tirées de la linguistique, et qui, tout indéterminantes qu'elles seraient considérées seules, nous l'avons bien vu, peuvent devenir déterminantes une fois conjuguées. D'abord, il faut poser nettement que les quatre mots que je viens de citer, et les cinquante-huit que Cartier a annexés au récit du premier voyage, ne peuvent lui être venus que par le truchement de Taiguragny et d'Agaya; et qu'il les connaissait tous avant d'entreprendre le second voyage.

Il faut ensuite poser que le second vocabulaire n'a pu être dressé que pendant le séjour de Cartier à Stadaconé et que, forcément, il doit être plus exact et de toute manière mieux fait que le premier, et plus complet.

Si, maintenant, le premier vocabulaire est semblable au second, ou que les différences soient si peu grandes que l'on puisse les expliquer par la difficulté de la transcription phonétique, ou par le simple jeu des variations dialectales, on sera en droit de conclure que le langage des Indiens de la baie de Gaspé est le même que celui des Indiens de Stadaconé.

Et si le langage de tous ces Indiens est le même, on sera bien forcé de conclure que le peuple aussi est le même, sinon tout à fait de la même tribu ou du même clan, tout au moins de la même nation.

Or les deux vocabulaires sont semblables, ils sont de la même langue et les Indiens de Gaspé et de Stadaconé ne font qu'un seul et même peuple, qu'il s'agit de reconnaître.

Comme mon affirmation n'aurait que peu de valeur contre celles que l'on connaît, j'ai pensé associer mes lecteurs aux recherches qui ont formé ma conviction, et, à cette fin, j'ai dressé un tableau de

dix mots pris dans les listes de Cartier, et se rapportant tous aux parties du corps humain.

Ces mots sont parmi les plus anciennement constitués dans toute langue, et sont bien ceux qui pouvaient le moins prêter à équivoque entre Cartier et ses interlocuteurs.

Dans ce tableau je mets, en regard du français, l'indien de Cartier pris dans l'une ou l'autre liste; le huron de Sagard; le huron moderne d'Anderdon, en Ontario, et l'iroquois moderne comme on le parle dans les réserves du Québec.

J'ai dû séparer les désinences plurielles de quelques mots afin de faciliter la comparaison, mais j'ai quand même conservé les erreurs de transcription de Cartier, quitte à les expliquer et à les discuter après.

T A B L E A U

Français	Indien de Cartier	Huron de Sagard	Huron mod.	Iroquois
Le front	Anscé	Ayientsa	Yeyentsa	Ekenkwaraké
L'œil	Hégata	Acoina	Yahkwenda	Okahra
Les oreilles	Ahontascon	Ahontta	Yahonta	Ohonta
Le nez	Héhonguesto	Ahongya	Ahondia	Onionsa
La bouche	Escahé	Ascaharenté	Yeskarent	Osa
Les dents	Esgongay	Asconchia	Yeskonshya	Onotsia
Les bras	Ayaiascon	Ahachia	Haiasha	Oweia
Les ongles	Agétascon	Ohetta	Yeehta	Otsihéra
Les jambes	Anoudascon	Anonta	Yenonta	Onienta
Les pieds	Onchidascon	Achita	Yashita	Osita

Le front : Cartier aurait dû écrire *antsé* au lieu de *anscé*, mais sa transcription se rapproche quand même assez du huron *ayeintsa-yeyentsa*, et pas du tout de *ekenkwaraké* ni de *akenkwara* forme ancienne. Il y a toutefois deux formes encore plus anciennes, *okents-*

tara et *okentsia*; cette dernière pourrait peut-être s'apparenter à *antsé* ou à ce que Cartier a pu entendre.

L'œil : Cartier a dû entendre *ékata* ou *ikata* au lieu de *hégata* qu'il écrit, et sa transcription s'approcherait alors plus de l'iroquois *okahra* que du huron *acoina-yahkwenda*.

Les oreilles : *Ahontascon* est le pluriel de *ahonta*, oreille. Ce mot est aussi près du huron *ahontta-yahonta* que de l'iroquois *ohonta*.

Le nez : *Héhonguesto* est plus près du huron *ahongya-aondia* que de l'iroquois *onionsa*.

La bouche : *Escahé* est parent de *ascaharenté-yeskarent*, huron, et étranger à l'iroquois *osa*.

Les dents : Cartier aurait dû écrire *eskonké* ou *eskonyé*, mais le mot est quand même plus près du huron *asconchia-yeskonshya* que de l'iroquois *onotsia*.

Les bras : *Ayiascon* serait ici le pluriel de *ayaia* et serait pour le moins aussi près de l'iroquois *oweia* que du huron *ahachia-haiasha*.

Les ongles : *Agétascon* serait le pluriel de *agéta* ou mieux *ayéta*, qui se rapproche du huron *ohetta-yééta* et paraît assez étranger à l'iroquois *otsihéra*.

Les jambes : *Anoudasco* est une triple faute de copiste et devrait s'écrire *anontascon*. *Anontascon* est le pluriel de *anonta*, jambe, qui fait en huron *anonta-yénonta* et en iroquois *orienta* si l'on parle du devant de la jambe et *orensa* si l'on entend toute la jambe depuis le genou jusqu'au pied. En tout cas les listes de Cartier sont semblables au huron pour ce mot et ne diffèrent que peu de l'iroquois.

Les pieds : *Onchidascon* devrait s'écrire *onchitascon*; c'est le pluriel de *onchita*, pied assez près du huron *achita-yashita* et de l'iroquois *osita*.

Comme on voit, sur ces dix mots, six sont nettement hurons, trois sont aussi bien de l'un que de l'autre, un seul est nettement iroquois. Et encore comparons-nous du huron ancien, déjà vieux d'un siècle par rapport aux listes de Cartier, avec de l'iroquois moderne,

très évolué. Sagard lui-même notait déjà que le huron de son temps n'était plus semblable au huron d'autrefois. Si nous connaissions l'iroquois ancien, même celui qui était contemporain du huron noté par Sagard, peut-être trouverions-nous qu'il diffère encore moins, et à plus forte raison si nous pouvions comparer un dialecte huron et un dialecte iroquois du temps de Cartier, et que l'un et l'autre fussent aussi bien ou, si l'on veut, aussi mal rapportés ou notés que l'a été le langage que le célèbre navigateur a entendu parler.

Les langues américaines n'ont pas échappé à la loi générale de l'évolution des parlers et, en plus des ferments de transformation qu'elles portaient en elles, l'exogamie et la pratique de l'adoption les exposaient constamment à d'inévitables modifications.

Quoi qu'il en soit, et pour revenir à notre tableau comparatif, il est évident que le parler que nous avons analysé appartient au groupe *huron* des dialectes de la langue huronne-iroquoise, ou si l'on aime mieux, iroquoise-huronne. Ce premier point éclairci, nous allons maintenant essayer d'expliquer ce terme *huron-iroquois* qui est la cause de tout le malentendu.

Il n'y a pas de différence fondamentale entre ce que les uns appellent l'iroquois et d'autres le huron : les deux termes s'appliquent chacun à un certain nombre de dialectes d'une seule et même langue.

Le groupe iroquois comprend les dialectes Agnier (Mohawk), Onenhiout (Onéida), Onontagué (Onondaga), Goiougouen (Cayuga), Tsonnontouan (Sénéca) et le dialecte Tuscarora.

Le groupe huron comprend les dialectes Attignaouantan (nation de l'Ours), Attignehongnahac (nation de la Corde), Arendharonon (nation du Rocher), Tohontaenrat (nation du Daim). Je ne prends pas à mon compte ces désignations consacrées par l'usage; j'y reviendrai.

A l'un et à l'autre groupe se joignent quelques dialectes congénères, comme le Tionontaté (nation du Pétum) apparenté au huron,

et le dialecte Attiwandaronon (nation des Neutres) apparenté à la fois à l'iroquois et au huron.

Il y en a d'autres, mais à part cela qu'ils ne sont pas très bien connus, il n'entre pas dans le cadre de cette étude d'en parler.

Les divergences des dialectes iroquois, le Tuscarora excepté, ne sont pas plus grandes que celles des dialectes hurons, et un dialecte iroquois, le Tuscarora toujours excepté, ne diffère pas plus d'un dialecte huron, qu'ils ne diffèrent l'un et l'autre de ceux de leur groupe.

Morgan dans son ouvrage *The League of the Iroquois* a démontré la similitude de leurs dialectes dans une liste de vingt-quatre noms de lieux.

D'autre part, Cuoq, dans son *Lexique iroquois*, a donné une liste de douze noms d'animaux et leurs équivalents hurons (selon Sagard) et iroquois modernes, comme on le parle dans les réserves de la province de Québec.

Huron de Sagard	Français	Iroquois
Acoissan	perdrix	okwésen
Ahonqué	outarde	hahonk
Orittey	tourterelle	orité
Sconoton	cerf	oskénonton
Tiron	chat-sauvage	atiron
Arousen	écureuil	arosen
Ohihoin	suisse	ohrioken
Tsaouinecq	loutre	tawiné
Stinonchoquey	fourmi	tsinonstokwi
Otsinohoissé	ver	otsinonwa
Ouaraon	grenouille géante	wararon
Touhauc	puce	otawek

Même si la transcription de Sagard est imparfaite, comme le prétend Cuoq, il est bien évident que tous ces mots appartiennent à une seule langue, et que leurs différences, purement dialectales, sont

facilement réductibles sans qu'il soit nécessaire de plus ample démonstration. Et voilà pourquoi, selon leur préférence, les uns ont eu raison de dire : c'est du huron, et les autres : c'est de l'iroquois.

Je n'aurais pas entrepris cette longue discussion, ni rappelé ces tableaux déjà vieux de soixante-quinze ans, pour arriver à cette conclusion équivoque, si je n'étais en état de prouver qu'en prenant ainsi parti carrément, sur le seul terrain linguistique, tout le monde se trouve dans l'erreur sur le terrain des faits.

Même race ? certainement; même langue ? sans doute; même peuple ? pas du tout : des Hurons et des Iroquois, depuis longtemps séparés et ennemis déjà quand Jacques Cartier remonta le Saint-Laurent, mais dont il restait encore ici des nations de chacun qui allaient bientôt abandonner le pays à leur tour sous la poussée irrésistible des Algonquins.

C'est par des découvertes archéologiques récentes que nous allons pouvoir établir tout cela et trancher ce long débat.

Tous les fragments de poterie et les outils que l'on a trouvés en différents endroits de la montagne de Montréal sont incontestablement iroquois de forme et de facture. Quant je dis *iroquois* j'entends le mot comme distinct et différent de *huron*; il y a une poterie huronne et l'on ne peut la confondre avec celle qui est iroquoise. D'autre part, les fouilles de Wintemberg ont établi, hors de toute contestation, que, depuis la Côte-Nord jusqu'à Trois-Rivières, les fragments de poterie et les outils de pierre sont algonquins, mais que ceux de Lanoraie sont iroquois, et que cette station est la seule iroquoise que l'on ait trouvée jusqu'ici dans la province de Québec en dehors des fragments trouvés à Montréal il y a près de cent ans. Je parle, bien entendu, de stations préhistoriques.

Les fouilles de la Société de Numismatique et d'Archéologie à Lanoraie n'ont fait que confirmer cette découverte; celles que j'ai faites pour mon compte au même endroit avec l'aide de mes fils n'ont fait qu'augmenter ma certitude qu'au temps de Cartier les Iroquois

tenaient le pays depuis la tête du lac Saint-Pierre jusqu'à Montréal et en amont.

J'ai exploré la terrasse (grand coteau), de la cote de 75 pieds de la carte militaire, depuis deux milles à l'ouest du village de Lanoraie jusqu'à Berthier, environ onze milles en tout, sur une profondeur d'à peu près cinq milles, soit une superficie d'environ cinquante milles carrés. Partout j'ai trouvé des fragments de poterie iroquoise, des fragments d'outils et de calumets, deux petites meules à cupule, pièces que l'on ne trouve jamais dans les stations algonquines, enfin, en plus de nombreux gros fragments d'encolure de vases iroquois, un grand vase apode iroquois, de dix pouces de diamètre et de douze pouces de hauteur, brisé, mais complet, et l'un des plus beaux que l'on ait trouvés.

Sur le bord de la terrasse, non loin de l'endroit où se trouvait le vase brisé, j'ai trouvé une belle pointe de lance en pétro-silex et dont la forme, à pédoncule et à encoches, dénote une origine algonquine, ce qui n'a rien de surprenant comme on le verra.

Il se trouve également, de-ci de-là, en surface, quelques fragments de poterie algonquine et ces deux faits demandent une explication.

Tout le monde sait qu'entre le départ définitif de Cartier en 1542 et l'arrivée de Champlain en 1603, les Indiens de Stadaconé et d'Hoché-laga avaient abandonné le pays et que Champlain le trouva occupé par des tribus algonquines qui le sillonnaient en tout sens. Et nous savons de plus, par le témoignage de la *Relation de 1626*, que pendant l'été, une tribu de trente familles campait à une quarantaine de lieues en amont de Québec, ce qui veut dire à Lanoraie (Agochonda).

Ces Indiens étaient des Algonquins qui campaient sur les ruines de l'ancienne bourgade abandonnée par les Iroquois. Il n'est donc pas étonnant qu'il se trouve en surface des fragments de poterie algonquine qui recouvrent les éléments iroquois du niveau inférieur.

Voici donc établi qu'entre 1535-1542 au moins, des Iroquois habitaient à Lanoraie (Agochonda) et à Montréal (Hochélag).

J'ai démontré plus haut, par le témoignage des listes de Cartier, que les Indiens de Stadaconé (Québec) étaient des Hurons. Si l'on n'a pas encore trouvé de poterie ou d'autres vestiges pour fortifier cette preuve, c'est peut-être tout simplement que l'on n'a pas cherché au bon endroit, ou qu'il n'est rien resté du séjour des Hurons sur l'emplacement de Québec. C'est le moment de se souvenir de Taiguragny et d'Agaya, les deux Hurons qui étaient en expédition de chasse dans la baie de Gaspé : s'ils ne s'étaient pas trouvés si bien chez eux quand Jacques Cartier aborda Stadaconé, ils auraient sans doute voulu rejoindre leur nation en quelque endroit où elle aurait pu se trouver.

Au contraire, on voit qu'ils passèrent l'hiver à Stadaconé et qu'ils ne reprochèrent pas à Cartier la situation qui leur était faite, contre sa promesse de les rapatrier quand il les avait capturés à Gaspé l'année d'avant. Cartier n'a pas trouvé que ce peuple de Stadaconé était différent de celui qu'il avait rencontré dans la baie de Gaspé; il ne dit pas que leur langage est "*aultre*" et ne paraît en aucune manière surpris de le retrouver si loin dans l'intérieur, dans des "*terres plus chaudes*", comme il dit dans le passage de son récit que j'ai cité au début de ce travail.

C'est aussi le moment de se souvenir du refus de Taiguragny et d'Agaya d'accompagner Cartier à Hochélagà comme ils le lui avaient promis quand ils ne pouvaient guère s'y refuser, mais que rien ne pouvait les forcer à tenir, maintenant qu'ils étaient chez eux, à l'abri des représailles.

Les deux Hurons savaient bien à quoi s'en tenir sur les Indiens d'Hochélagà et n'étaient pas prêts à se risquer d'y aller. On sait aussi quelles "*finesses*" le seigneur de Stadaconé mit en œuvre pour convaincre Cartier de ne pas aller à Hochélagà. Tout cela prouve assez qu'entre Hurons et Iroquois le mésintelligence était grande; toutefois la rupture n'était pas encore complète : les Hurons n'avaient pas encore ouvertement consommé la trahison qui devait leur coûter l'anéantissement.

Avant de tirer la conclusion de cette étude, il est nécessaire de revenir sur les Indiens d'Hochéлага.

Il suffit de lire attentivement le récit du voyage de Stadaconé à Hochéлага et la réception que le peuple de cette ville fit à Cartier pour se convaincre que ces Indiens étaient tout différents de ceux de Stadaconé, et des sept ou huit autres peuples que Cartier a rencontrés le long du fleuve, et dont il nous dit, du reste, qu'ils étaient tous sujets de ceux d'Hochéлага.

D'abord, ces Indiens d'Hochéлага étaient sédentaires et vivaient de la culture du sol principalement, et ne faisaient la chasse et la pêche que dans le voisinage de leur "*demeurance*". Non seulement étaient-ils sédentaires : ils habitaient une ville fortifiée. Leur hospitalité dépassait tout ce que Cartier avait pu remarquer jusque là ; et, par le déploiement protocolaire, nettement iroquois, de la réception à une demi-lieue de la ville, ils prouvent que leurs manières n'étaient pas si rudes que celles des peuples sur lesquels leur domination s'étendait. Cartier ne s'y est du reste pas trompé. Il entre à leur sujet dans plus de détails pour une journée qu'il a passée au milieu d'eux, qu'il n'en accorde à ceux de Stadaconé avec lesquels il a vécu près de neuf mois. Inquiet, il s'empresse de regagner son navire qu'il a laissé en bas de Berthier, mais il semble qu'il se serait attardé chez ce bon peuple. "Le partement, dit-il, ne fut sans grand regret dudict peuple : car tant qu'ils nous purent suyvre aval ledict fleuve, ils nous suyvirent."

Avec si peu de temps à disposer et tant de choses à apprendre, Cartier n'a pu noter le langage de ce peuple, aussi ne nous a-t-il transmis que cinq mots : "*Agojuda*" mauvaises gens ; "*caignetdazé*" cuivre rouge ; "*esnoguy*" perle ; "*carraconny*" pain ; "*aguyasé*", dont on sait seulement qu'il équivalait au mot ami ; c'est "*leur dire de salut et de joye*" dit Cartier.

Agojuda a résisté à toutes les analyses, son antinomie *aguyasé* s'apparente à l'onenhiout (oneida) *angiatschi*, mon ami, par la mutation *aguyasé-aguyatsé-angiatschi*.

Caignetdazé pourrait être une déformation d'un mot comme *Karistayé* qui, en dialecte agnier (mohawk), veut dire cuivre.

Quant à *carraconny* ce serait l'équivalent de *caracona* qui veut dire pain en huron.

Tout cela est assez peu sûr, comme l'est du reste la transcription phonétique de Cartier, et pour cause. Mais il est un mot important entre tous pour le sujet qui nous occupe; c'est le nom de la ville elle-même: Hochélaga. Il est clair que ce mot n'a pu être prononcé de cette manière par aucun Indien huron ou iroquois. Hochélaga est un mot iroquois mal orthographié, dont la désinence corrigée *haga* signifie: habitant de, peuple de. L'antépénultième *che* de la notation de Cartier doit se prononcer *qué* comme le faisait Cartier, et non pas *she* comme nous avons l'habitude de dire: c'est la racine iroquoise *ké*, qui marque la manière d'être des choses, et se traduit par: dans, sur, dessus.

La racine iroquoise *o* (*Ho* dans la transcription de Cartier) est le préfixe du mot *Okéhaga* que Cartier a dû entendre. Cette racine marque, entr'autres significations, principalement l'existence de quelque chose appartenant à la terre.

Ces définitions sont absolues; en composition elles peuvent prendre un sens plus étendu, plus large.

Que voudrait dire *Okéhaga*? Littéralement: les habitants du dessus; le peuple qui vit sur les hauteurs; le peuple de la colline; le peuple de la montagne. Pourquoi pas?

Les Agniers (Mohawks) des Etats-Unis appellent *Dotéaga* dans leur dialecte l'endroit de l'île de Montréal où s'élève la ville. (*Morgan, The League of the Iroquois*).

D'autre part, les Tuscaroras des Etats-Unis appellent le même endroit *Dotéaco*. (*Morgan: le même ouvrage*).

Ni les uns ni les autres ne peuvent traduire ces deux appellations dont ils ont complètement perdu le sens, mais on peut voir qu'ils n'ont pas tout oublié de l'ancien nom de leur patrie primitive.

Je dis l'ancien nom parce que les Agniers de Kanawaké (Caughnawaga) disent aujourd'hui *Oséraké* en parlant de Montréal, et l'on semble croire que ce serait là une corruption de l'ancien nom.

Il n'en est rien. *Oséraké* veut dire : la chaussée de castor, et c'est évidemment à cause de la présence du Sault-Saint-Louis ou du Sault-au-Récollet dans le voisinage de Montréal que l'on a choisi ce nom, après avoir oublié l'ancien.

A ce compte il faudrait appeler *Oséraké* tous les endroits où il se trouve un saut ou un rapide.

Cette appellation est contraire à l'idée qui présidait chez tous les Indiens à l'attribution du nom, où tout était déterminé par onomatopée, ou par une particularité non équivoque du lieu, ou par une caractéristique de la personne. Il le fallait bien, sans quoi on n'aurait pu se reconnaître ni se comprendre. Comment, en effet, aurait-on donné rendez-vous à la chaussée de castor, quand ce terme aurait pu s'appliquer aussi bien au Sault-Saint-Louis, au Sault-au-Récollet, aux Cèdres, à Sainte-Anne-de-Bellevue qu'au Long-Sault. D'ailleurs cette appellation est récente. Sous le régime français, les Iroquois de Kanawaké appelaient Montréal : *Teiontiakon*, puis par abréviation, *Tiotiaké*, sans doute à cause du canal que les Sulpiciens avaient entrepris de creuser, ce qui devait frapper l'imagination des Indiens.

Si ma première explication n'emporte pas tous les suffrages, cette abréviation de *Teiontiakon* m'en suggère une autre que l'on préférera peut-être.

Iononté veut dire : colline, mont, montagne, tout comme *ononta* que l'on emploie de préférence aujourd'hui.

Ionontéhaga signifierait donc : habitant de, ou peuple de la montagne, du mont, de la colline; et par abréviation aurait fait *Iotéhaga*, comme *Téiontiakon* a fait *Tiotiaké*.

Okéhaga, *Iotéhaga*, pour expliquer Hochélaga, vaudront toujours mieux que *Oséraké*, n'en déplaise à Cuoq.

Je crois avoir établi que les Indiens de Gaspé et de Stadaconé étaient les mêmes et qu'ils étaient Hurons; que ceux d'Hochélagà étaient Iroquois.

Entre le départ de Cartier et l'arrivée de Champlain tous avaient abandonné le pays aux mains des Algonquins, et ce n'est que plus d'un siècle après cet exode que quelques tribus y revinrent pour se mettre sous la protection du Roi de France, le grand Onontio.

Le reste appartient à l'histoire. Mais cet exil, cet abandon d'un pays que ces Indiens n'ont jamais cessé de revendiquer appartient, lui, au cadre que je me suis tracé, et c'est en essayant de l'expliquer que je terminerai.



Attirées par ce mystérieux appel qu'ont subi tour à tour toutes les races de la terre, les nations algonquines s'ébranlèrent un jour, en une sorte de mouvement tournant, vers les régions lointaines où le soleil disparaît tous les soirs dans la majesté de l'or et de la pourpre.

Dans cette marche qui ne finit jamais, ces peuples trouvèrent devant eux d'autres hommes, s'en allant peut-être eux aussi, mais d'un pas plus lent, vers la grande illusion, s'ils n'en revenaient pas.

Parmi les peuples qu'ils bousculaient, les premiers que les Grands Algonquins rencontrèrent furent les Esquimaux, qu'ils refoulèrent vers le nord, et les Hurons-Iroquois qu'ils dépassèrent après les avoir subjugués. Nous abandonnons les Esquimaux pour nous attacher à débrouiller un peu la situation des derniers.

Les Hurons, comme les Français les ont appelés, les Wendaté (en anglais Wyandots) comme ils s'appelaient eux-mêmes, et les Iroquois, comme les appelaient les Algonquins (le nom leur est resté), les Agonnonsionni comme ils s'appelaient eux-mêmes, formaient, nous l'avons vu, une seule et même race d'hommes, physiquement identiques, et parlaient une même langue en une douzaine de dialectes.

Au temps de la grande invasion des Algonquins, ces peuples habitaient la rive nord du Saint-Laurent depuis Québec et ses environs jusqu'à Montréal et un peu en amont, toute l'île. **A.D.1000**

Ils formaient alors une seule nation, mais il semble bien que la graine de la discorde était déjà semée, et que c'est à cause de leurs dissensions qu'ils ne purent contenir les envahisseurs et tombèrent en servitude. Ils paraissent y être demeurés pendant près de deux siècles et vers la fin de ce temps avoir entrepris de secouer leur joug.

Vaincue par les Adirondacks et menacée de destruction, cette nation malheureuse se divisa alors en trois tronçons : deux quittèrent le pays pendant que le troisième, apparemment abandonné à son sort, resta sur place. **A.D.1200**

Le premier tronçon prit le chemin du sud-est, remonta le Saint-Laurent, puis la rive est du lac Ontario jusqu'à la rivière Swageh (Oswégo), remonta cette dernière jusqu'au voisinage de la rivière Genesee et s'établit en ce lieu. Ils sont devenus par la suite les Iroquois des Cinq-Cantons. **A.D.1200-1500**

Le deuxième tronçon prit le chemin du Nord-Ouest. On ne sait s'il remonta le Saint-Laurent, puis la rive ouest du lac jusque vers le site de Toronto, pour ensuite aller à l'ouest, ou s'il prit le chemin de l'Outaouais (Ottawa) jusqu'à la rivière Madawaska pour la remonter et pénétrer ainsi jusqu'à la baie Georgienne, où il se fixa. Ils sont devenus les Hurons, (Wendaté, habitants de la presqu'île).

A.D.1200-1500

Le troisième tronçon, celui qui resta en place, était composé de l'un et de l'autre groupe : l'élément dit Iroquois, beaucoup plus nombreux et plus puissant, était cantonné dans l'île de Montréal et le long du Saint-Laurent jusqu'à Berthier; l'élément dit Huron, peu nombreux et pauvre, habitait le site de Québec et les environs et paraît avoir nomadisé vers le bas du fleuve. Ce groupe était sous la dépendance de celui d'Hochélaga. **A.D.1200-1500**

On se demandera, sans doute, pourquoi ce tronçon resta en place au lieu de suivre les deux autres. A cela il ne peut y avoir que deux réponses : la première serait que ces Indiens ne voulaient pas abandonner leur pays et résistèrent encore pendant près de trois cent soixante-quinze ans avant d'être dépossédés par les Algonquins; la seconde serait qu'ayant fait leur soumission, il leur fut permis de demeurer . . . durant bonne conduite, et de fait demeurèrent encore pendant près de trois cent soixante-quinze ans. A.D.1200-1575

Je penche pour la dernière solution. Ceux qui s'en étaient allés de part et d'autre n'étaient pas le meilleur élément, bien sûr, à ce moment là s'ils devaient le devenir plus tard. Ceux qui restaient se raidirent sans doute devant le malheur et attendirent l'affaiblissement de leurs ennemis pour tenter de se libérer. A.D.1525

Pendant que les fuyards s'établissaient dans leurs nouveaux pays et refaisaient leurs forces lentement, la division s'accroissait par l'éloignement, et l'orientation de leurs destinées devint tout à fait divergente : les Iroquois ne pensaient qu'à la revanche et à la reprise du pays qu'ils avaient abandonné, tandis que les Hurons s'en désintéressaient complètement et faisaient alliance avec les Algonquins contre les Iroquois.

Ces derniers ne pardonnèrent jamais aux Hurons leur trahison et l'on sait combien cher ils la leur firent payer : l'extermination complète.

Cette politique néfaste des Hurons me paraît avoir eu sa répercussion chez leurs congénères de Stadaconé et explique la suspicion et le peu d'harmonie qui régnaient entre ces Hurons et les Iroquois d'Hochélagà. Entre-temps, les Algonquins avec l'aide tacite des Hurons de Stadaconé, enfonçaient sûrement le coin qui devaient séparer définitivement ces frères ennemis. Telles sont du moins les conjectures que l'on peut faire en s'appuyant sur la tradition comme elle fut racontée aux premiers missionnaires, et en faisant corroborer ce témoignage

de première valeur par les données de l'ethnologie, de la linguistique et de l'archéologie.

Je suis sûr que ma chronologie ne passera pas comme une lettre à la poste : mais si l'on veut bien se reporter sérieusement à ces temps anciens, et ne pas perdre de vue l'extrême lenteur de la marche vers la civilisation quand aucun facteur étranger ne vient l'accélérer; si l'on veut bien se souvenir que les Iroquois d'Hochéлага avaient atteint les frontières de la fin du néolithique; que la tradition, quand elle se rapporte à des faits importants, embrasse très fidèlement une couple de siècles et peut remonter assez fidèlement jusqu'à quatre cents ans, mais ne peut guère aller au delà; et, réciproquement, que tout fait important dont on a complètement perdu le souvenir doit être vieux d'environ quatre cents ans, on en viendra peut-être à penser que je n'ai rien exagéré. En tout cas, je n'ai rien avancé que je ne puisse asseoir sur un bon témoignage, ou qui ne soit le résultat d'une constatation personnelle, ou la conclusion légitime de faits historiquement établis.

Quand Jacques Cartier se présenta à ces peuples, la guerre qui durait depuis un demi-siècle tirait à sa fin. Nous savons presque exactement quand eut lieu le dénouement, et c'est à l'infatigable travailleur, l'abbé Cuoq, que nous le devons. Le célèbre missionnaire-linguiste trouva en effet dans *les Essais* de Montaigne (tome II, L. I., ch. 30) que les Iroquois de Jacques Cartier,—lisez de l'île de Montréal,—s'étaient maintenus sur les mêmes territoires et n'avaient pas encore opéré leur transmigration sous le règne de Charles IX. Voici comment Montaigne raconte la présentation à Charles IX de trois Indiens du Canada.

“Trois d'entre eux . . . furent à Rouen du temps que le feu roi “Charles IX y était. Le Roi parla à eux longtemps. On leur fit voir “notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville. Après cela “quelqu'un en demanda leur avis et voulut savoir d'eux ce qu'ils avaient “trouvé de plus admirable : ils répondirent trois choses dont j'ai

“perdu la troisième, et en suis bien marri, mais j’en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu’ils trouvaient en premier lieu fort étrange “que tant de grands hommes portant barbe, forts et armés, qui étaient “autour du roi (il est vraisemblable qu’ils parlaient des suisses de sa “garde) se soumissent à obéir à un enfant et qu’on ne choisisait “plutôt quelqu’un d’entr’eux pour commander. Secondement qu’ils “avaient aperçu qu’il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés “de toutes sortes de commodités et que leurs moitiés (ils ont une “façon de langage telle, qu’ils nomment les hommes moitiés les uns “des autres), que leurs moitiés dis-je, étaient mendiants à leurs portes, “décharnés de faim et de pauvreté et trouvaient étrange comme ces “moitiés nécessiteuses pouvaient souffrir une telle injustice, qu’ils ne “prissent les autres à la gorge ou missent le feu à leurs maisons. Je “parlai à l’un deux fort longtemps; mais j’avais un truchement qui “me suivait si mal et qui était si empêché à recevoir mes imaginations, “par sa bêtise, que je n’en pus tirer rien qui vaille”.

Cuoq ajoute . . . “rien dans les idiomes algiques n’aurait pu “donner au mauvais truchement de Montaigne l’occasion de se servir “de ce terme de *moitié*, dans le sens de compatriote, de concitoyens, “tandis qu’en huron et en iroquois, il se trouve un mot qui se prend “dans le sens de moitié, et qui signifie aussi *semblable, égal, de même nature, de même condition, de même pays*. L’interprète connaissait “le premier sens et ignorait le second; de là sa singulière interprétation : elle a du moins cet avantage qu’elle nous fournit une “nouvelle preuve à l’appui de notre thèse savoir, qu’au temps de “Jacques Cartier (et plus tard encore), des tribus de langue iroquoise “ou congénère à l’iroquois habitaient les deux rives du Saint-Laurent “depuis Québec jusqu’à Montréal”. (Cuoq, ouvrage cité, pages 189 et 190).

Charles IX a régné de 1560 à 1574. Comme il n’avait que dix ans quand il accéda au trône, ce doit être au début de son règne qu’il fut à Rouen et qu’on lui présenta les trois Sauvages dont parle Mon-

taigne : ils avaient dû être amenés en France par les arrière-neveux de Cartier, les fils de Jacques Noël, qui étaient venus en Canada après le décès de Cartier arrivé en 1557.

Comme nous savons que Montaigne était au siège de Rouen en 1562 et que c'est quand le roi vint à Rouen qu'on lui présenta les Sauvages, et comme ces derniers ne devaient pas être en France depuis bien longtemps, il est probable que la transmigration dont il est question n'avait pas encore eu lieu en 1560, soit vingt ans après le troisième voyage de Cartier qui eut lieu en 1542.

Il me paraît bien que les Iroquois d'Hochéлага, accablés par les Algonquins et par la défection de leurs compatriotes Hurons, furent obligés de se retirer d'Agochonda et d'Hochéлага et de prendre à leur tour le chemin de l'exil : leur odyssée est bien intéressante; je l'ai déjà esquissée, je la raconterai une autre fois. A.D.1575-1722

Les Algonquins et les Hurons triomphaient mais ils ne devaient pas jouir longtemps de leur victoire.

Pendant que ces événements se produisaient, les Agniers (Mohawks), les Onenyouts (Onéidas), les Onontagués (Onondagas), les Goigouens (Cayugas), et les Tsonnontouans (Senécas), posaient les fondements de la confédération des Cinq-Nations; l'Hodénosoni, ou le peuple de la grande maison, c'est-à-dire le peuple des nations unies. Très rapidement cette confédération atteignit une grande puissance, et son premier objectif fut la reprise de l'offensive contre les Algonquins et contre la confédération Huronne qui l'avait trahie.

En moins de cent ans les Iroquois avaient réussi à exterminer les Hurons; à chasser les Algonquins des rivages du Saint-Laurent; à réduire en servitude les tribus algonquines du littoral de l'Atlantique et à imposer leur hégémonie à presque tous les peuples habitant au nord du Mexique.

Ils étaient devenus si puissants que rien ne pouvait leur résister; à la seule apparition de l'un d'eux les peuples s'enfuyaient en criant : un Iroquois ! un Iroquois !

On les redoutait si fort, que longtemps après les événements que nous venons de raconter, quand le gouvernement des Etats-Unis voulut acheter des Delawares une certaine étendue de pays et leur offrit une "réserve" en compensation, ces Indiens déclarèrent aux négociateurs qu'ils ne pouvaient traiter sans l'autorisation des Iroquois qui les avaient interdits autrefois et leur avaient défendu tout droit d'aliénation de leurs territoires.

Quand les Français revinrent pour de bon, ils s'allièrent tout naturellement aux Algonquins qui nomadisaient alors dans le pays, et épousèrent leurs querelles sans se soucier de savoir dans quel plateau de la balance ils mettaient le poids de leurs armes à feu.

Champlain se montra plus généreux que sage dans son aventure du lac Champlain : s'il avait pu prévoir quelle terrible vengeance les Iroquois devaient tirer de son intervention dans la lutte sans merci qu'ils allaient entreprendre de nouveau contre les Algonquins et contre les Hurons qui étaient devenus les alliés de ces derniers, il aurait été plus prudent. De ce jour, les Iroquois devinrent les ennemis des Français. La vendetta italienne n'est rien, comparée à celle de ces farouches guerriers qui, à cause de cela même qu'ils étaient les plus hospitaliers des Indiens, et les plus scrupuleux de la foi jurée, ne pouvaient pardonner la violation de leurs territoires et la trahison des traités.

Outrés de l'insulte et de l'avanie que Champlain leur infligea par ses trois coups d'arquebuse; transportés de colère par l'assassinat de l'un de leurs délégués sur l'ordre de Tracy, qui voulait ainsi venger la mort de son neveu, dont l'autre se vantait d'être l'auteur; exaspérés par la trahison infâme de Denonville et de Bochart de Champigny, au fort Frontenac, les Iroquois ne mirent plus de bornes à leur ressentiment.

Ils avaient subi des revers sérieux aux mains des Français : leurs bourgades avaient été détruites; les moissons brûlées ou enlevées; cela ils l'avaient supporté comme un des risques de la guerre, mais

ils ne purent souffrir, eux si fiers de leur liberté, de voir cinquante et un de leurs chefs partir captifs pour aller ramer dans les galères du grand Onontio.

Le massacre de Lachine qui mit la colonie à deux doigts de sa perte; l'extermination des Hurons et la dispersion des Algonquins qui privèrent la France de ses alliés; l'aide qu'ils ne cessèrent d'apporter aux Anglais dans toutes leurs tentatives contre les Français, et l'abandon forcé par la France de sa belle colonie, parurent toujours aux Iroquois comme la juste rétribution de la spoliation de leurs droits sur l'île de Montréal, et de la perfidie qu'ils reprochaient aux Français.

Aristide Beaugrand Champagne